

Fond doctrinal pour un sermon sur la dévolution
au Coeur Douloureux et Immaculé de Marie.

1. La dévotion expresse au Sacré-Coeur de Jésus

remonte au XIII^e siècle.

Au XVII^e siècle le culte devient public et officiel. Saint Jean Eudes composa un office et une messe du Sacré-Coeur pour sa Congrégation, en 1670. En 1675, le 16 juin, à Paray-le-Monial, le dimanche de la Fête-Dieu, le Christ montra son Coeur à une des filles spirituelles de saint François de Sales, Sainte-Marguerite-Marie Alacoque, et lui demanda de faire établir une fête du Sacré-Coeur, le Vendredi qui suit l'Octave du S. Sacrement. En 1765, Clément XIII approuva la fête et l'office du Sacré-Coeur, et en 1856, Pie IX l'étendit à l'Eglise universelle. (Voir l'historique dans le Missel quotidien de Dom Lefebvre, à la messe du Sacré-Coeur de Jésus: Miserebitur) — Maintenant qu'on/que pour instruire le peuple, la liturgie est "d'une plus grande efficace que les documents du Magistère ecclésiastique même les plus graves". (Pie XI, Encycl. Quas Primas, 1925. Item Pie XII, Encycl. Mediator Dei, et Constit. apostolique Munificentissimus Deus.)

2. Matériellement, l'objet de cette fête est le Coeur de chair du Dieu incarné; formellement, c'est l'immense charité dont ce Coeur est le symbole. Or, il est très important de noter que l'objet de cette fête n'est pas borné au Coeur doux et humble du Christ (Postcomm.), ni à la miséricorde du Coeur triomphant (Introit et Oraison), mais aussi au Coeur du Christ dans l'œuvre méritoire de la Passion, comme le Graduel nous le rappelle: "O vous tous qui passez par le chemin, faites attention, et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur. Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin." Voir aussi le Trait, l'Alléluia, l'Evangile et la Communion. — Donc, bien que le Christ soit maintenant triomphant à la Droite du Père, nous commémorons toujours, même dans le Canon de la Messe quotidienne, sa Passion douloureuse, et nous marquons par une fête spéciale, venant après toutes les fêtes du Christ dans le cycle liturgique, son Coeur triomphant et débordant de charité, mais dououreux aussi jusqu'à la mort où il nous a rachetés à la vie. Et tout cela nous l'exprimons déjà dans la très simple invocation de "Cœur de Jésus", puisque Jésus ne veut pas dire autre

chose que Sauveur. Or, pourquoi nous a-t-il sauvés? Il aurait pu le faire par la seule Incarnation. Mais nous savons le moyen qu'il a réellement choisi et par lequel il a mérité le nom de Sauveur.

3. La fête de la Compassion de la B.V.M. fut étendue à toute l'Eglise par PieVII, en 1817; le Bienheureux Pie X l'a élevée, en 1908, au rang des solennités de 2e classe. Cette fête a pour objet la part que la Vierge-Mère a prise au sacrifice du Sauveur (Evangile) et qui avait été prédite par Siméon. Cette prophétie, comme la douleur d'avoir perdu son Fils à la Présentation et les paroles qu'il lui a faites, "toutes ces choses la mère les conservait dans son coeur." (Luc, 2.52) La première fête de la Compassion, au vendredi de la semaine de la Passion, nous rappelle toute la pitié que ressent la Mère du Christ envers l'Eglise, envers nous, en sorte que sa part, elle aussi, s'étend à tous, la fin que s'était proposée son Fils étant aussi la sienne.

Et pourquoi, dans toute la liturgie cette Compassion s'appelle-t-elle douloureuse et non pas miséricordieuse? En effet, la pitié, elle aussi est une compassion, mais nous l'appelons

"miséricordieuse". Or, entre la douleur et la miséricorde ou pitié il y a une différence radicale.

La première est une tristesse provoquée par un mal infligé à notre propre personne; tandis que la miséricorde est une tristesse du cœur causée par la misère d'autrui. Et puisque nous sommes plus unis à nous-mêmes qu'aux autres, un mal personnel nous atteint plus immédiatement et plus intimement que le mal qui arrive au prochain.

Mais voilà qui soulève aussitôt une difficulté: comment peut-on jamais dire d'une compassion qu'elle est proprement douloureuse, puisque le fait de compatir suppose pluralité de personnes? La composition même du mot l'indique: compatir c'est souffrir avec autrui — "cum pati". Certes, mais il arrive que l'autre nous soit uni au point d'être en quelque sorte une partie de nous-mêmes. C'est bien le cas de l'enfant, qui est "quelque chose de ses parents". Pour cette raison, la misère de l'enfant est en même temps un mal infligé à la personne même des parents. (Voir IIa IIae, q. 30, a. 1, ad 2)

Or, en raison de son humanité le Christ est en sa Personne le Fils de Marie. Aussi le mal qu'il éprouve dans sa Passion est-il identique au mal qui afflige la personne même de sa Mère. C'est

donc en raison de la maternité divine que la
Compassion de la Vierge doit s'appeler douloureuse.

C'est dans la charité envers son Fils, charité
qui est dans la partie intellective de l'âme,
dans la volonté, mais aussi dans cet amour qui
est dans la partie sensible et qui est liée à
un organe sensible, qu'elle a participé à sa
Passion. Et c'est tout cela que nous comprenons
sous le vocable de Coeur, de Coeur Douloureux,
ce Coeur dans lequel elle avait conservé "toutes
ces choses".

Et voici que notre croyance à l'Assomption
de Marie, dont nous savons depuis près de deux
ans qu'elle est de foi divine, nous apprend que
la dévotion envers ce Coeur a pour objet, non
seulement sa très grande charité, mais aussi,
matériellement, son Coeur de chair. Car c'est
en personne qu'elle est avec son Fils ressuscité
et monté au Ciel — concorporea comme le dit
encore la Constitution apostolique de l'Assomption.

4. En 1854, Pie IX, dans la Constitution apostolique
"Ineffabilis Deus", déclara de foi divine l'Imma-
culée Conception de Marie. Elle a donc été dans
l'instant même de sa conception et dans sa vie
toute entière, tota pulchra, parfaitement pure,
exempte de toute faute héréditaire ou personnelle.

Elle est par là-même, depuis toujours, très parfaitement assimilée à son Fils qui est l'innocence même. Le privilège et la perfection de cette pureté sont si grands dans la Sainte Vierge et si efficaces pour nous, que Dieu même nous les avait révélés.

5. La messe du 8 décembre nous parle uniquement de la

gloire de l'Immaculée. Mais à la fête du Coeur

très pur de Marie, le samedi après l'octave de

la Fête-Dieu, l'Evangile est tiré de saint Luc,

2. 48-51: "En ce temps-là, la Mère de Jésus lui

dit: Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers

nous? Votre père et moi, nous vous cherchions

tout affligés (pater tuus et ego dolentes quaerabamus te). Il leur répondit: Pourquoi me

cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut

que je sois aux choses de mon Père? Mais ils ne

comprirent pas ce qu'il leur disait. Alors, il

descendit avec eux et vint à Nazareth; et il

leur était soumis. Et sa mère conservait toutes

ces choses dans son cœur (in corde suo)."

On le voit, dans cette fête, l'objet c'est

bien le Coeur Immaculé de Marie auquel le Souverain

Pontife, Pie XII, a consacré le genre humain

tout entier, mais c'est aussi un Coeur affligé,

un Coeur Douloureux. Pourquoi son Coeur est-il

douloureux? Parce qu'elle est la Mère ~~des humbles~~
douleurs, mais aussi parce qu'elle est la Mère spiri-
tuelle de tous ceux qui sont dans la misère et pour
lesquels son Fils, dont elle partage toujours le
sort, se sacrifice.

6. Or ce Coeur est manifestement d'autant plus profon-
dément douloureux qu'il est, comme celui de son
Fils, un Coeur immaculé. La douleur du Christ,
avait enseigné saint Thomas, "...croît en Lui
en raison de son innocence, pour autant qu'il
saisit que la peine qui la provoque est plus im-
méritede. Aussi, ne pas compatir à la peine d'un
innocent est-il plus répréhensible, selon le mot
d'Isaïe: 'Le juste périt et personne ne le prend
à cœur.'" (IIIa, q. 46, a. 6, ad) "Le Christ,
en effet, invoque l'abîme." (Lettre de la
faculté de théologie de l'Université Laval, à Son
Excellence Révérendissime Mgr Georges-Léon Pelletier,
(pp. 4-6)

Voilà pourquoi il convient, semble-t-il, d'in-
voquer le Coeur Douloureux, et pourquoi, si nous
voulons mieux en sonder l'abîme, il est d'un si
grand secours de comprendre et d'exprimer qu'il
s'agit du Coeur de la Mère de Dieu, mais que ce
Cœur est aussi le Coeur de la Vierge Immaculée.

7. Le Saint Père, dans son Encyclique Mystici Corporis a montré combien l'Eglise tient à nous faire voir le rapport entre l'Immaculée Conception et la Compassion, afin que nous nous rendions mieux compte de la perfection de la Co-rédemptrice et de ce que nous lui devons.

"Ce fut elle, dit le S. P., qui....et de gloire."

"Si nous avons bien compris....à notre endroit." (Lettre à Mgr Pelletier, p. 4)

L'on voit dès lors combien était fondée la consécration au Coeur Douloureux et Immaculé, qu'avaient faite le Cardinal Mercier, le Cardinal Bourne, ainsi que plusieurs autres évêques de France et de Belgique, et pourquoi les Souverains Pontifes Pie X et Benoît XV ont pu confirmer les indulgences accordées à son invocation.

8. Un dernier point. Pourquoi mettre l'adjectif "Immaculé" avant celui de "Douloureux"? Il nous semble qu'autrement nous manquerions de mettre en évidence l'objet propre et l'intention de cette invocation.

(Communism)

Article sans titre . 5 pp., pour le L.T.P. (^{inédit} ~~pas publiée~~)

Voir article dans Ecclesia, mai 1952, pp. 3 à 8.

sur Jacques Leclercq
art. dans Ecclesia

catholique

Un moraliste vient de nous remettre d'aplomb

en matière de communisme. ~~Il le fait avec un~~ ~~mensonge~~ ~~qu'on~~ un délit réputé il
peine à lui pardonner. Il révèle du communisme un ca-
ractère -- le plus fondamental, s'il est permis de croire
l'auteur -- qui avait échappé tant aux communistes qu'aux
chrétiens. Ceux-là, en effet, avaient toujours cru, à la
suite de leur père commun, Karl Marx, que "toute critique
doit être précédée de la critique de la religion"; tandis
que les catholiques s'étaient fait dire, par leur Pasteur
suprême -- dans ^{leur} simplicité ~~de leur coeur~~ quelques-uns
^{croire}
l'avaient écrit -- que

(citer Pie XI)

Mais voici que M. Jacques Leclercq, avec un rare
talent de simplification, vient nous ~~réassurer~~ ^{impossible} rassurer
qui, pour avoir été réputée ~~désormais~~,
par une perspective, non pas nouvelle, mais pour autant
~~qu'on l'avait cru impossible, elle~~ ^{sans doute} ne manque pas d'origi-
nal et par suite est réussie.

Ce qui s'écrit du communisme dans les milieux
catholiques donne, en général, l'impression que
l'objet premier du communisme est de détruire la
religion. D'ailleurs, telle est bien la conception
de la plupart des catholiques que je connais, et,
spécialement, des membres du clergé. Lorsqu'on
parle des victoires communistes en Chine, dans des
publications catholiques, la question dont on se
préoccupe est celle de l'attitude des communistes
chinois à l'égard de l'Eglise en général, des
missions en particulier. Je ne pense pas avoir lu
nulle part l'observation que, les catholiques n'é-
tant en Chine que 1% de la population, la question
du catholicisme doit y occuper une place fort secon-
daire... aux yeux des 99% restant.

Quelle place le christianisme et, en particulier,
le catholicisme tiennent-ils exactement dans l'opini-
on communiste? La question se posa pour moi, il y a
plus de dix ans déjà, en lisant La Révolution trahie
de Trotsky. Il s'agit d'un livre écrit par un des
fondateurs de l'U.R.S.S., le principal collaborateur
de Lénine, évincé par Staline. Il publie son livre
pour démontrer que Staline a trahi la révolution et,

pour cela, il en fait toute l'histoire. Il s'agit d'un communiste authentique, d'un des hommes qui connaît le mieux la question. Or, à mon grand étonnement, dans ce volume de quatre cents pages, il n'y a pas un mot sur la religion.

Rien ni pour ni contre; rien pour approuver ou blâmer la persécution; il n'en parle pas; dans son conflit avec Staline et dans l'histoire de la révolution, il ne semble pas que le problème religieux attire son attention.

D'ailleurs, quand on se donne la peine de lire de façon assez suivie les écrits communistes, on voit bien que, pour eux, le problème de la civilisation, de la justice et de tout bien, tourne autour du conflit entre le capitalisme et le communisme. Le capitalisme est la source de toutes les corruptions et le problème, non seulement premier mais unique, c'est de l'anéantir.

Chaque fois qu'ils s'en prennent à l'Eglise, c'est pour lui reprocher d'être au service du capitalisme. Pourtant l'Eglise proteste; sans condamner le capitalisme de façon absolue, elle en a condamné les abus et elle repousse avec indignation l'accusation d'en être solidaire. Dès lors les communistes peuvent-ils être de bonne foi? Mettons-nous à leur place: leur objectif, le seul, est de détruire le capitalisme; ils ne veulent que cela; tout le reste y est subordonné. L'Eglise les condamne: c'est donc que l'Eglise est pour le capitalisme. Et comme, sans le condamner absolument, elle prétend ne pas être à son service, mais que, par ailleurs, elle condamne absolument ceux qui mènent la lutte contre le capitalisme, on doit donc voir en elle une alliée du capitalisme.

Au surplus, lorsqu'on leur reproche leur matérialisme, les communistes protestent qu'on dénature leur pensée. Ils ne font pas de métaphysique; le matérialisme de Marx consiste simplement à dire qu'il faut songer à donner du pain aux malheureux plutôt que de leur promettre le ciel à condition d'accepter de manquer de pain. En présence du malheur des classes laborieuses auxquelles le christianisme n'a pas porté remède, le communisme se dresse comme le représentant de l'aspiration à la justice et lutte pour construire un monde meilleur en faisant appel à toutes les plus hautes ressources d'abnégation qui sont en l'homme. C'est à cela que l'Eglise s'oppose. Pourquoi, si, vraiment, comme elle le prétend, elle aime les petits et les faibles? Puisque le capitalisme est la force qui maintient le genre humain dans le malheur et que le communisme est la seule force qui le menace, pourquoi s'opposerait-on au communisme, sinon pour défendre le capitalisme? (1)

(1) M. Jacques Leclercq, L'opposition des chrétiens et des communistes, dans la revue Ecclesia, Paris, no. 38, mai 1952, pp. 4-6.

97

Eglise condamne les abus du capitalisme, elle
a tend mordicus le droit de propriété privée. Or,
elle n'est pas ~~simplement~~^{seulement} aux abus, mais au simple
droit de propriété privé qu'en veut le communisme.

Il est particulièrement pénible de lire ces pages à
un moment où une nombreuse faction de cet un seul pour
cent de la population de Chine subit le martyre pour sa
foi chrétienne, pour ne pas faire mention du pourcentage
bien plus élevé de ceux qui subissent le martyre [lui aussi
véritable] pour la justice simplement naturelle. Ironie
du sort!. Le communiste enlève la vie au chrétien -- même
à celui qui est allé en Chine donner du pain à la sueur de
son front -- non pas en tant que ~~chrétien~~^{gazé} est un membre
de l'Eglise du Christ, mais en tant qu'il paraît apparte-
nir au camp les personnes dont le matérialisme de Marx
dit simplement, qu'en "présence du malheur des classes
laborieuses auxquelles le christianisme n'a pas porté
remède", ~~mal~~ il leur "faut songer à donner du pain aux
malheureux plutôt que de leur promettre le ciel à con-
dition d'accepter de manquer de pain". Le chrétien,
de son côté, tout en croyant (sans doute avec le mérite
que permet son ignorance) qu'il meurt pour sa foi, en
réalité se fait immoler pour le maintien des abus du ca-
pitalisme. Sans doute pour nous convaincre du bien fondé
de ses vues, M. Leclercq relève son exposé d'une anecdote
personnelle. "Un jour, j'avais causé près de deux heures
avec un étudiant communiste, président d'un cercle de
faculté, et j'avais essayé de lui faire comprendre nos
points de vue. Je me souviens encore du ton rêveur avec
lequel il me dit en terminant: Oui, en somme, je vois:

grill. simp.

avez des préoccupations religieuses, alors que , (peuill. simple)
avons des préoccupations politiques. C'était
pour lui une découverte." (2) C'est-à-dire: alors que
nous, communistes, nous voulons rabattre le tout aux di-
mensions d'une seule de ses parties -- à moins que cela! x
puisque l'ordre ~~politique~~ de la politique doit être rempla-
cé par "de simples fonctions administratives" (3) au
moyen d'activités qui n'ont rien de politique, car "l'es-
sence de l'utilisation révolutionnaire ~~consiste~~ précé-
sément à ~~renforcer~~ ^{d'après mon} le travail illégal"; (4) tandis que
vous autres, chrétiens, vous refusez de céder non seu-
lement le tout, mais encore les parties qui font pour le
bien du tout. M. Leclercq paraît avoir manqué cette occa-
sion de faire une découverte.

Si ses vues et l'anecdote ~~pouvaient~~ nous appren-
dre quelque chose, ~~ce serait que~~ (en Belgique, les communistes,) pourtant après avoir montré leur vrai visage depuis pendant la guerre, sont atrocement superficiels, incroyablement ignorants des éléments de leur doctrine. ~~Aussi bien, Marx~~ ~~qui même n'a pas dit que "toute critique doit être pré-~~ ~~dédiée de la critique de la religion~~ Afin qu'ils sachent au moins ce qu'ils devraient être, pour justifier leur nom, on devrait leur recommander "Les grands textes du marxisme", Sur la religion, Karl Marx, Friedrich Engels, choisis, traduits et présentés par Lucien Henry, E.S.I., Paris, 1936; ainsi que Lénine, dans le recueil Marx, Engels, Marxisme, Bibl., ~~merci~~ite

(2) Ibid., page 6.

(3) Lénine, L'état et la révolution, Editions Sociales, Paris, 1946, page 91.

(4) Staline, Les questions du leninisme, E.S.I., Paris, 1938, t. I, page 94.

et, du même auteur,

existé, no. 20, E.S.I., Paris, 1935; L'attitude du parti
ouvrier à l'égard de la religion, pp. 247-259; item, Religion,
dans "Little Lenin Library", vol. 7, Intern. Publishers, N.Y.,
1933. Il se peut fort bien qu'en Belgique les communistes ne
fassent "pas de métaphysique"; mais il se peut tout autant que
la Belgique ne soit pas ^{bolchévique} la pompe paroissiale du communisme. M.
Staline -- il est vrai qu'il n'est pas belge, ni même trotskyste --
a risqué un autre avis, comme on peut voir dans l'Histoire du
parti communiste bolchévik de l'U.R.S.S., Moscou, 1939, au chapitre IV, n. 2, pp. 98-125, les seules pages de ce volume qui aient
paru séparément sous sa propre signature. (5)

(5) Dialectical and Historical Materialism, Intern. Publ., N.Y., 1940.

DEUX REVUES AMIES

se complètent

On a reproché souvent aux catholiques certaines rivalités, bien inutilement. Voici un cas où une lutte apparaîtrait encore plus vaine et plus dommageable : deux revues catholiques existent, de même format, animées des mêmes intentions, mais se proposant d'autres dessins. *Ecclesia* est un organe catholique de lecture à la fois distrayante et enrichissante, cherchant à donner du monde vivant de la chrétienté un tableau aussi varié et complet que possible. *Familial Digest* est, comme son nom l'indique, une revue destinée à la famille donnant, dans un esprit chrétien, des conseils pratiques pour la vie du foyer et l'éducation des enfants. Les deux revues sont donc parfaitement complémentaires. Un foyer catholique se doit de les avoir l'une et l'autre. Aussi, les responsables des deux organes déclarent-ils ici, conjointement, qu'ils entendent ne se concurrencer en rien, mais s'appuyer l'un l'autre pour travailler de concert à faire régner davantage, parmi ceux qui les lisent, la foi catholique et la charité du Christ.

un esprit chrétien, des conseils pratiques pour la vie du foyer et l'éducation des enfants. Les deux revues sont donc parfaitement complémentaires. Un foyer catholique se doit de les avoir l'une et l'autre. Aussi, les responsables des deux organes déclarent-ils ici, conjointement, qu'ils entendent ne se concurrencer en rien, mais s'appuyer l'un l'autre pour travailler de concert à faire régner davantage, parmi ceux qui les lisent, la foi catholique et la charité du Christ.

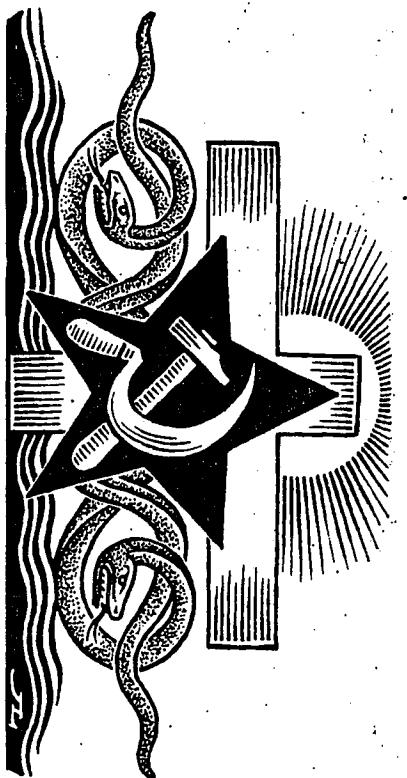
pour *Familial Digest*
Abbé Gaston Courtois

Désormais, on peut souscrire des abonnements couplés à "ECCLESIA" et "FAMILIA DIGEST" en bénéficiant d'une importante réduction sur les prix que coûteraient les abonnements séparés. Se reporter page 144 de la publicité.

LOPPPOSITION DES CHRÉTIENS ET DES COMMUNISTES

PAR JACQUES LECLERCQ

Jacques Leclercq docteur en Droit et en Philosophie de l'Université de Louvain fonda, en 1926, la Cité Chrétienne et, en 1934, le Secrétariat d'Action Familiale. En 1930, il avait été nommé Aumônier général de la Jeunesse Universitaire Catholique. Il est depuis 1938 professeur à l'Université de Louvain, Président de l'Ecole des Sciences Politiques et Sociales de l'Université de cette ville, Président de la Conférence Internationale de Sociologie Religieuse et membre de la Société Belge de Sociologie et de la Société de Philosophie de Louvain. Le chanoine Leclercq est l'auteur d'un nombre considérable d'ouvrages qui en font l'un des premiers philosophes chrétiens de ce temps. Le texte qu'on va lire se retrouvera dans Penser chrétinement notre temps que publie la Librairie Téqui dans la collection « Notre Monde ». Nous vivons en un temps où les fondements les plus inébranlables de la civilisation sont remis en question. Y aura-t-il encore place pour le Christ dans le monde de demain? N'est-ce pas la chrétienté qui s'extompe avec le renversement de l'esprit humain et l'Eglise n'est-elle pas déjà dépassée? Penser chrétinement notre temps aide à répondre à de telles questions. L'auteur a tenu dans ce livre quelques essais de pleine actualité montrant à quel point les préceptes chrétiens offrent la profonde stabilité que le monde appelle, à quel point aussi ces préceptes peuvent affronter les événements, les vivre et y survivre, les dominer. Car l'esprit chrétien dépasse le retournement des interférences humaines : l'homme qui le comprend ne sera jamais dépassé. Ce livre est celui d'un maître à penser. Il invite à la réflexion calme dans un monde de désarroi. Il aide à forger l'instrument de compréhension qu'il est de plus en plus urgent de posséder à l'heure où le monde risque de dépasser l'homme et où il n'y a d'autre solution que de faire de ce monde « Notre Monde ».



Au Congrès international de philosophie d'Amsterdam, en 1948, un vieux philosophe anglais disait : « Il y a ici 48 % de clercs, en tout cas, ne peut représenter uniquement cela. Et les communistes sont convaincus qu'ils appartiennent au monde la civilisation nouvelle dont il a besoin, celle qui remplacera la civilisation chrétienne, la culture nouvelle qui remplacera la culture chrétienne. Emportés par leur enthousiasme de mouvement jeune, ils se préoccupent peu de chercher dans les formes anciennes de civilisation les éléments qui pourraient utilement être intégrés au monde nouveau qu'ils forgent. Tandis que les catholiques d'esprit ouvert se préoccupent de renouvellement, les communistes n'ont pas à y songer : ils sont le renouvellement ; une doctrine, un mouvement qui, dans sa forme actuelle du moins, n'a pas encore un demi-siècle d'âge, ne connaît pas le problème du renouvellement. Les chrétiens y songeraient à comprendre l'adversaire ; des catholiques qui se veulent et s'estiment d'avant-garde croient trouver dans le communisme des attitudes d'avenir, alors que les communistes paraissent unanimes à ne voir dans le catholicisme que des positions du passé. Certains catholiques, dès lors, rejettent vers le communisme des regards empreints de sympathie, qui aboutissent parfois à une attitude générale de sympathie, ne parlant du communisme que pour y relever des traits avantageux. Et ceci s'explique parce que le communisme se présente comme une force neuve, inspirée des besoins de notre temps, tandis que si le catholicisme recèle des puissances de renouvellement,

on ne peut cependant le dire neuf. Les communistes sont persuadés qu'ils représentent le mouvement actuel de l'histoire ; l'Eglise, en tout cas, ne peut représenter uniquement cela. Et les communistes sont convaincus qu'ils appartiennent au monde la civilisation

qui, parce que les protestants sont trop dispersés pour faire bloc. Ceux qu'on appelleait autrefois rationalistes ou libres penseurs ne sont plus que des vestiges d'une race qui s'éteint. Le philosophe avait soixante-quinze ans. Les deux blocs s'affrontent sur tous les terrains, aussi bien scientifique et philosophique que politique et social, en passant par la littérature. Mais il semble que, dans le bloc catholique, un plus grand nombre cherche à comprendre l'adversaire ; des catholiques qui se veulent et s'estiment d'avant-garde croient trouver dans le communisme des

communistes parfaits unanimes à ne voir dans le catholicisme que des positions du passé. Certains catholiques, dès lors, rejettent vers le communisme des regards empreints de sympathie, qui aboutissent parfois à une attitude générale de sympathie, ne parlant du communisme que pour y relever des traits avantageux. Et ceci s'explique parce que le communisme se présente comme une force neuve, inspirée des besoins de notre temps, tandis que les catholiques n'étant en Chine que 1 % de la population,

la question du catholicisme doit y occuper une place fort secondaire... aux yeux des 99 % restant.

Quelle place le christianisme et, en particulier, le catholicisme tiennent-ils exactement dans l'opinion communiste ? La question se posa pour moi, il y a plus de dix ans déjà, en lisant *La Révolution trahie* de Trotsky. Il s'agit d'un livre écrit par un des fondateurs de l'U.R.S.S., le principal collaborateur de Lénine, évincé par Staline. Il publie son livre pour démontrer que Staline a trahi la révolution et, pour cela, il en fait toute l'histoire. Il s'agit d'un communiste authentique, d'un des hommes qui connaît le mieux la question. Or, à mon grand étonnement, dans ce volume de quatre cents pages, il n'y a pas un mot sur la religion.

Rien ni pour ni contre ; rien pour approuver ou blâmer la persécution ; il n'en parle pas ; dans son conflit avec Staline et dans l'histoire de la révolution, il ne semble pas que le problème religieux attire son attention.

D'ailleurs, quand on se donne la peine de lire de façon assez suivie les écrits communistes, on voit bien que, pour eux, le problème de la civilisation, de la justice et de tout bien, tourne autour du conflit entre le capitalisme et le communisme. Le capitalisme est la source de toutes les corruptions et le problème, non seulement premier mais unique, c'est de l'anéantir. Chaque fois qu'ils s'en prennent à l'Eglise, c'est pour lui reprocher d'être au service du capitalisme. Pourtant l'Eglise protestante ; sans condamner le capitalisme de façon absolue, elle en a condamné les abus et elle repousse

avec indignation l'accusation d'être solitaire. Dès lors les communistes peuvent-ils être de bonne foi ? Mettrons-nous à leur place : leur objectif, le seul, est de détruire le capitalisme ; ils ne veulent que cela ; tout le reste y est subordonné. L'Eglise les condamne ; c'est donc que l'Eglise est pour le capitalisme. Et comme, sans le condamner absolument, elle prétend ne pas être à son service, mais que, par ailleurs, elle condamne absolument ceux qui mènent la lutte contre le capitalisme, on doit donc voir en elle une alliée du capitalisme.

Au surplus, lorsqu'on leur reproche leur matérialisme, les communistes protestent qu'on dénature leur pensée. Ils ne font pas de métaphysique ; le matérialisme de Marx consiste simplement à dire qu'il faut songer à donner du pain aux malheureux plutôt que de leur promettre le ciel à condition d'accepter de manquer de pain. En présence du malheur des classes laborieuses auxquelles le christianisme n'a pas porté remède, le communisme se dresse comme le représentant de l'aspérité à la justice et lutte pour construire un monde meilleur en faisant appel à toutes les plus hautes ressources d'abnégation qui sont en l'homme. C'est à cela que l'Eglise s'oppose. Pourquoi, vraiment, comme elle le prétend, elle aime les petits et les faibles ? Puisque le capitalisme est la force qui maintient le genre humain dans le malheur et que le communisme est la seule force qui le menace, pourquoi s'oppose-t-on au communisme, sinon pour défendre le capitalisme ? Tâchons de nous représenter l'état d'esprit du jeune commun-

niste élevé en dehors de toute influence religieuse ou n'ayant reçu que cette formation religieuse superficielle d'une grande partie de nos populations. Le problème religieux que nous connaissons n'existe pas pour lui ; il n'y a jamais songé ; il ne sait même pas qu'il existe. On lui a toujours dit que la religion est un simple moyen d'influence politique et, pour lui, d'ailleurs, il n'y a de problèmes que politiques. On dit d'habitude : économiques ; mais, en réalité, c'est de politique qu'il s'agit, car le problème concret immédiat est celui de la conquête de l'Etat. Arriver simplement à comprendre que la préoccupation religieuse ait de l'importance pour quelqu'un, qu'il y ait des

hommes doués de personnalité pour lesquels il existe un vrai problème de vie, de relations avec Dieu, pour lesquels la question de l'existence de Dieu pose un problème touchant la vie réelle, arriver simplement à comprendre cela suppose déjà pour lui tout un retournement d'âme. Un jour, j'avais causé près de deux heures avec un étudiant communiste, président d'un cercle de faculté, et j'avais essayé de lui faire comprendre nos points de vue. Je me souviens encore du ton réveur avec lequel il me dit en terminant : « Oui, en somme je vois : vous avez des préoccupations religieuses, alors que nous avons des préoccupations politiques. » C'était pour lui une découverte.

L'EXAMEN objectif des faits aboutit donc à constater que l'Eglise et le communisme se rencontrent de biais. Le problème qui domine tous les autres pour le catholique n'existe même pas aux yeux du communiste. De face, le communiste s'oppose au capitalisme ; il lui dispute le terrain qu'ils convoitent tous deux, celui des valeurs économiques-politiques. Le communiste ne s'occupe de l'Eglise pour la combattre que dans la mesure où elle lui paraît une complice du capitalisme ; mais c'est au capitalisme qu'il en veut, au capitalisme qui est, à ses yeux, une réalité redoutable, non à la religion qui n'est en elle-même qu'une bulle de savon.

Tout autre est l'esprit chrétien.

L'objet du christianisme est cen-

CHRÉTIENS ET COMMUNISTES

7

il l'est intensément, est un assoiffé de justice et de charité.

Le problème chrétien est donc ayant tout un problème de conversion des âmes ; le problème communiste, comme le problème capitaliste, un problème d'organisation économique-politique. Et quand on parle d'âmes, le mot a une résonance profondément personnelle ; il s'agit d'un problème qui se pose à chacun en particulier, dans l'intimité de son être, problème de rapports de l'homme avec Dieu ; tout le reste suit : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice ; le reste vous sera donné par surcroît. »

Il est vrai que le communisme se présente aussi comme une conception de vie personnelle ; que les communistes, spécialement dans les milieux intellectuels, prétendent viser à une culture de l'homme ; mais, chez eux, le problème est nettement second. Le problème premier est celui de la transformation économique-politique de la société, et c'est de cette transformation que le reste viendra.

La différence est donc telle qu'on ne se comprend pas d'un bord à l'autre. Quand nous parlons de conquérir les âmes, les communistes comprennent : s'empêtrer de l'Etat pour imposer un certain ordre économique-politique. Quand les communistes parlent d'établir un ordre humain nouveau, nous comprenons : convertir les âmes au matérialisme. Lorsqu'on se rend compte de cette opposition de points de vue, il est facile de comprendre qu'on ne puisse être communiste et chrétien ; l'échelle des valeurs est toute différente ; et si le Saint-Siège a dû intervenir pour

prendre des mesures disciplinaires contre les catholiques qui se font communistes, cette intervention jette un jour douloureux sur l'inconscience de beaucoup de catholiques à l'égard des fondements mêmes de leur foi. Pour un chrétien conscient de la portée du christianisme, il est inconcevable que la question de l'ordre économique-politique soit la première, que tout problème doive se résoudre en fonction de celui-là et qu'il soit pernicius de tenir compte d'autre chose. D'ailleurs, en fait, dans les conditions actuelles, il est clair que le communisme considère le christianisme comme une force destructive de ce qu'il considère comme les plus hautes valeurs de l'homme, et qu'il le combat partout où il le rencontre.

Cela changera-t-il un jour ? Nous n'en savons rien ; le communisme est une réalité mouvante. Nous ne savons même pas comment il dura encore. En tout cas, il n'a pas les promesses d'éternité que possède l'Eglise et, en vertu même de la dialectique de l'histoire qui lui sert de philosophie, il doit disparaître pour laisser la place à d'autres formes... Le plan sur lequel nous avons à envisager le communisme est celui de l'actuel, et, sur ce plan-là, il est clair que la collaboration des catholiques et des communistes est impossible, qu'il est encore plus impossible que des catholiques deviennent purement et simplement communistes.

Mais ceci ne justifie pas l'excès

inverse, car il y en a un. Des

catholiques désireux de mani-

festier la pureté et l'intensité de

leur zèle me disent parfois :

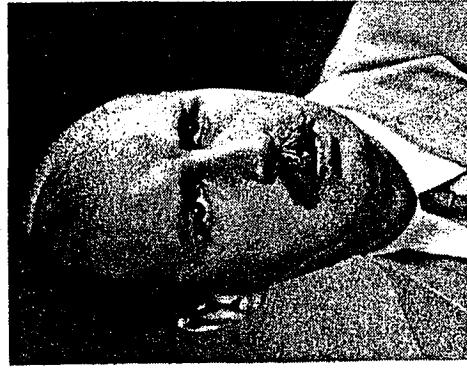
« Pour moi, le premier problème

est la lutte contre le communisme.» Non, le premier problème n'est pas de lutter contre qui que ce soit, mais de travailler à l'éducation du royaume de Dieu ; le premier problème est de former des chrétiens animés de l'esprit du Christ ; et que, partout, en présence de tous les abus, les chrétiens réagissent en chrétiens, cherchant les solutions qui inspire l'esprit du Christ.

Et je songe à cette autre formule que je trouve assez souvent dans des publications catholiques, que « le problème du monde de demain est de savoir s'il sera communiste ou chrétien ». C'est encore accepter que le christianisme se présente sur le même plan que le communisme. Le monde de demain ne peut pas être chrétien comme il peut être communiste. Pourquoi ? Parce que le christianisme se répand par la conversion des âmes et que les âmes se convertissent une à une. On dit que les catholiques sont quarante cents millions sur plus de deux milliards d'hommes ; et, statistiquement, on appelle catholiques les baptisés. Dans ce sens, il y a presque quarante millions de catholiques en France ! Mais on sait bien que si on prend catholique dans le sens le plus strict de celui qui est attaché à l'Eglise et prêt à sacrifier quelque chose pour elle, les catholiques sont peut-être cent millions ou moins encore. Le problème concret de l'accroissement de l'Eglise est d'augmenter le nombre de ces chrétiens agissants et d'intensifier leur esprit chrétien. On peut ambitionner qu'ils soient cent vingt-cinq ou cent cinquante millions dans une génération ou deux ; mais la conversion du genre

humain et la pénétration de toute la vie humaine, collective aussi bien qu'individuelle, par la pensée chrétienne est un problème dont la solution ne peut être envisagée dans un avenir prévisible. Tandis que l'édification d'un monde communiste rentrera dans les réalités prévisibles.

Le communisme cherche à s'emparer de l'Etat, et ensuite à organiser la société selon ses principes par la force. Il peut s'emparer d'un Etat, puis d'un autre. En théorie, on conçoit qu'il gagne ainsi toute l'humanité. Sur ce plan, il s'oppose au capitalisme parlementaire ; et il est exact de dire, de ce point de vue, que le problème du monde de demain peut être de savoir s'il sera capitaliste ou communiste ; ou encore s'il ne sera pas dans la ligne d'une troisième tendance qui cherche à éliminer le capitalisme sans tomber dans le communisme, comme on le voit en Angleterre et dans les pays scandinaves. Mais, en ce qui nous concerne, le problème premier, sur ce plan, est de purifier l'Eglise, de la libérer des formes temporelles auxquelles trop de chrétiens la lient. On sait que les objections les plus courantes contre l'Eglise ne portent pas sur la divinité du Christ ou sur l'institution de l'Eglise par le Christ, encore moins sur la doctrine trinitaire ou sur celle de la grâce. Ce qu'on reproche surtout à l'Eglise, c'est le « bruit d'argent autour de l'autel », c'est que les prêtres sont trop attachés à l'argent, ou que l'Eglise est toujours avec les riches. Si cela est vrai, c'est une corruption ; si ce sont de fausses apparences, il faut les dissiper ; et on ne les dissipera pas par des proclamations.



Présentation d'un livre

LES LARMES DE DIEU

ROMAN PAR ERIK VON KUHNELT-LEDDIHN

Un extraordinaire roman va paraître aux éditions des Deux Rives, traduit par R. Défèz et B. Metzel. C'est un roman d'anticipation où l'auteur imagine ce que pourrait être la vie dans un univers dominé par la loi implacable du matérialisme triomphant. Cet ouvrage, terrible par bien des côtés, ne s'adresse pas à tous les lecteurs et nous tenons à spécifier que nous ne le recommandons qu'aux adultes très avertis. Mais de ceux-là, il mérite d'être lu.

L'avis de Gabriel Marcel

Le me semble que *Les Larmes de Dieu* devraient connaître ici un succès retentissant. Cet ouvrage, en effet, ne risque rien de se heurter à l'espèce de refus que le public, au moins en France, a opposé au chef-d'œuvre de George Orwell : 1984. Il est indubitable que celui-ci a haït par son excès de rigueur, par ce qu'il y a en lui d'implacable : car dans le monde que nous présentent Orwell, et dont nous constatons déjà, hélas ! autour de nous bien plus que des prodromes, on ne dis- d'Orwell (bien qu'en fait le roman

La compassion de la Vierge Mère

① Ce texte ressemble beaucoup à :

la prophétie de Simeon et la compassion de la Vierge Marie
mais le sujet est traité + longuement par
eudre.

2^e partie (pp 8 et ss.)

longue analyse d'un texte de St. Bernard.

LA COMPASSION DOULOUREUSE DE LA VIERGE MÈRE

Pour entrevoir jusqu'à quel point la Bienheureuse Vierge a participé d'une manière parfaitement unique à la passion du Christ, il peut être utile de rappeler certaines notions et de la philosophie morale, distinctions d'ailleurs fort élémentaires. Nous allons y recourir en vue de répondre à la question très simple que voici : la compassion de la Mère de Dieu est-elle caractérisée par la douleur ou par la miséricorde ? Nous croyons que la réponse à cette question est une partie intégrante de la doctrine de la corédemption.

Comme les termes de "figure" et d'"animal", celui de "compassion" est générique. Tout triangle est une figure, mais toute figure n'est pas un triangle, ni tout animal, irraisonnable. De même la pitié, ou miséricorde, est une compassion véritable - alienae miseriae quaedam in nostro corde compassio dit S. Augustin -, mais toute compassion n'est pas miséricordieuse. Il y a aussi la compassion dite 'douloureuse', qui est tout à fait distincte de la pitié.

Quelle différence y a-t-il entre la douleur ou tristesse, et la miséricorde ? L'objet propre de la douleur, c'est le mal infligé à notre propre personne : dolor et tristitia de malo proprio. À parler absolument, la tristesse ne peut en avoir d'autre objet; elle n'a pas d'espèces proprement dites : elle n'est pas un genre qui contient intrinsèquement et virtuellement les différences. Et pourtant, nous parlons de genre et d'espèces à propos de la douleur ou tristesse : c'est que nous pouvons la reporter à un objet extrinsèque, à une cause extérieure, pour former ainsi une manière de genre. Le mal d'autrui - par opposition au mal qui touche directement notre personne à nous - peut nous attrister. C'est alors que nous parlons de miséricorde, laquelle est une tristesse produite en nous par un mal infligé à autrui - tristitia de malo alieno (1). D'où vient donc qu'elle

1) - S. Thomas, Summa theol., I-II, q. 35, a. 8.

puisse néanmoins parler de douleur ou tristesse comme étant un certain genre où gît son unité ? On en trouve la raison en ceci que dans la miséricorde le mal d'autrui est considéré comme étant un mal infligé à notre propre personne : in quantum tamen [malum alienum] aestimatur ut proprium (1)

Marquons-le bien : par opposition à la douleur entendue au sens propre, la miséricorde - comme la justice - se rapporte à autrui; elle ne peut s'étendre à nous-mêmes qu'en un sens figuré. Mais voilà qui paraît exclure d'avance la distinction que nous avons posée au début. La compassion est celle d'une personne pour la personne d'autrui : compatir, n'est-ce pas souffrir à cause d'un mal d'autrui, considéré comme un mal personnel ? Nous l'avons vu, c'est la définition même de la miséricorde. Dès lors la compassion de la Mère de Dieu dans la Passion du Fils était apparemment de la pitié. Pourtant, la liturgie des deux fêtes qui ont pour objet la compassion de la Vierge (celle du vendredi de la passion, et celle du 15 septembre), emploie sans cesse le nom de "douleur". C'est la mater dolorosa, qui est debout au pied de la croix. Ne faut-il pas l'entendre au sens le plus restreint, qui est aussi le sens courant.

Sans exclure la miséricorde, nous répondons que la compassion de la Mère du Sauveur est proprement douloureuse, qu'elle a pour objet un mal très personnel. Nous trouvons le fondement de cette doctrine chez saint Thomas, dans la question de la miséricorde (2). Mais le Docteur Commun nous reporte d'abord à la Rhétorique d'Aristote, au chapitre 8 du livre II : "Les personnes que l'en prend

(1) - Mais il arrive aussi que l'on souffre du bien d'autrui; la tristesse de l'envieux a une cause deux fois extérieure : elle est causée par autrui, et encore par le bien d'autrui, mais en tant que ce bien d'autrui est considéré comme un mal personnel - in quantum bonum [alienum] aestimatur ut proprium malum. C'est par l'envie du diable que la mort est venue dans le monde. Sagesse ii. 24 C'est le bien de l'homme qui l'affectait comme un mal pour sa personne de réprouvé.

(2) - S. Thomas, Summa theol., II-II, q. 30, a. 1.

3

en pitié sont les gens de notre connaissance, si les liens qui nous unissent à eux ne sont pas très étroits; car dans ce dernier cas, notre disposition est la même que si nous devions pârir nous-mêmes; c'est pourquoi Amasis, dit-on, ne pleura pas sur son fils qu'on conduisait à la mort, mais sur son ami qui lui demandait l'aumône; le cas de l'ami était pitoyable; celui du fils, horrible : l'horrible est différent du pitoyable; il exclut même la pitié...".

Voici maintenant la paraphrase qu'en a fait Saint Thomas : "La miséricorde, c'est-à-dire la compassion que l'on éprouve pour le malheur de son semblable, se rapporte, à proprement parler, à autrui; et, de même que la justice, elle, ne se rapporte à nous-mêmes que par une certaine ressemblance, selon que le même homme est considéré sous différents rapports, ainsi que le dit Aristote dans son Ethique (1). C'est dans ce sens qu'il est écrit, Eccli., XXX, 24 : Ayez pitié de votre âme en vous rendant agréable à Dieu. De même donc que, si nous souffrons d'un mal cruel, ce n'est pas, à proprement parler, de la miséricorde que nous éprouvons envers nous-mêmes, mais de la douleur (dolor); de même, quand nous voyons dans le malheur des personnes qui nous sont unies au point d'être, en quelque sorte, une partie de nous-mêmes, comme nos enfants ou nos parents, ce n'est pas de la miséricorde qu'elles excitent en nous (non misere mur, sed dolemus); nous souffrons de leurs maux, comme de blessures infligées à notre propre personne" (2). Notons-le bien : l'objet de cette douleur n'est pas un mal infligé à autrui, "considéré comme" un mal personnel. Le mal infligé à l'enfant est un mal infligé à la personne même des parents.

(1) - Livre V, chap. 11, 1138 b 5.

(2) - S. Thomas, Summa Theol., II-II, q. 30, a. 1 ad 2.

Alors qu'on conduisait son fils à la mort, Amasis ne pouvait pas verser des larmes de pitié; de même qu'il n'aurait pas pleuré si lui-même avait été conduit à la mort. Le lien entre les parents et leurs enfants est à ce point enraciné dans la nature que même les damnés, en enfer, ne peuvent souhaiter leur propre sort à ceux auxquels ils sont intimement liés par le sang, ni ne sauraient être indifférents au mal qui peut leur échoir. C'est pourquoi l'homme riche dans l'enfer, étant sans nul espoir pour sa propre personne, priaït Abraham d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, - car j'ai cinq frères - pour leur attester ces choses de peur qu'ils ne viennent, eux aussi, dans ce lieu de tourments (Luc, xvi. 27).

On ne devrait donc pas traiter à la légère ce fait que l'enfant est "quelque chose des parents". C'est le fondement même du droit naturel des parents sur l'enfant (1). Il est vrai que l'enfant, parvenu à la maturité, finit par s'appartenir dans l'ordre moral, mais les relations physiques demeurent et les parents ne cessent d'être parents : ils sont toujours principes physiques de son être et l'original dont l'enfant est l'image naturelle, où les parents expriment physiquement leur propre nature.

La femme cananéenne fait preuve de cette manière d'identité, en criant : Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma fille est cruellement tourmentée par le démon (Matth. xv. 22). Bossuet, dans son sermon pour la fête de la Compassion de la Sainte Vierge (2), cite de saint Basile de Séleucie le passage que voici : "Je suis tourmentée en sa personne : In illa vim patior; si elle pâtit, j'en sens la douleur : ejus est passio, mens vero dolor; le démon la frappe, et la nature me frappe moi-même : hanc dâemon, me natura vexat; tous les coups tombent sur mon cœur, et les traits de la fureur de Satan passent par elle jusque sur mon âme : et ictus quod infligit, per illam ad me usque pervadunt."

(1) - S. Thomas, Summa theol., II-II, q. 10, a. 12; III, q. 68, a. 10. Cf. Pie XI, Divini illiūs Magistri, 31 déc. 1929, in AAS 22 (1930) 59.

(2) - Oratio 20, In Chanaeam, P.G., t. 85, col. 245-253.

Appliquons maintenant cette doctrine à la Compassion de la Vierge. En tant que Fils de Marie, le Sauveur est aliquid matris - "quelque chose", quasi pars, de la Mère, dont il est né selon son humanité. Par conséquent, la passion du Christ affecte la Mère, non pas simplement comme s'il s'agissait d'un mal infligé à autrui, mais "considéré" comme un mal personnel; la passion du Fils est en même temps un mal affectant la personne de Marie dans sa nature de Mère. C'est en vertu de sa maternité, de son lien physique de génératrice au Verbe Incarné, que le mal infligé à Dieu en raison de son humanité, peut affecter la créature comme un mal personnel. La passion du Sauveur était pour la Sainte Vierge elle-même une passion douloureuse. C'est donc en un sens très rigoureux qu'elle est Mère des douleurs, et que son cœur un Cœur douloureux. Voilà ce qu'implique la parole Stabat 'mater' juxta crucem. Le même glaive atteint le Christ et transperce l'âme de la Vierge. C'est à Marie, sa mère que Siméon prophétisait : vous-même, un glaive transpercera votre âme (Luc, ii, 35). On ne peut concevoir d'union naturelle plus intime au Fils de Dieu dans sa passion redemptrice.

Tout comme sa maternité, la compassion de la Vierge est absolument unique. Elle seule, l'unique principe géniteur dans la procession temporelle du Fils de Dieu, peut "souffrir la souffrance du Christ"; les autres personnes, à cet égard, ne peuvent avoir que de la pitié. On voit par là combien formelles sont les paroles de la liturgie. Tout le long des deux offices de la Compassion, l'Eglise appuie sans cesse sur les relations de maternité et de filiation. "Ecce Regina Martyrum, quae genuit Regem... Angustia possedit me sicut angustia parturientis... Recolamus cum lacrimis tristitiam Genitricis, gratiam potentes Geniti...". Les mêmes termes reviennent toujours : Parens, Partus, Filius, Proles, Materna viscera, Maesta Mater, etc.

Dans cette compassion douloureuse, la Mère de Dieu est seule. "A qui te compарerai-je, ou à qui t'assimilerai-je, fille de Jérusalem ? à qui t'égaleraï-je pour te consoler, vierge, fille de Sion ? car ta douleur est grande comme la mer, qui t'apportera du remède ?" (1)

La Divinité ne peut pârir; aucune autre personne créée n'est assez proche de ce Fils pour éprouver sa passion comme un mal personnel. La Vierge-Mère est si intimement et entièrement unie au Fils dans sa passion qu'il n'est même pas besoin de la nommer dans aucun des cinq mystères douloureux.

Certes, on ne peut s'en tenir au seul lien naturel de la Mère au Fils. L'union de grâce est incomparablement plus intime, puisqu'elle trouve son archétype dans l'union des Personnes divines, comme le Christ l'a enseigné dans sa prière sacerdotale. Père saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un, comme nous ... pour que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous - pour que, eux aussi, ils soient un en nous ... Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé (Jean, xvii, 11, 20, 22). Or, l'union de grâce entre la Vierge Immaculée et l'Auteur de toute grâce est la plus parfaite qui soit. Mais il convient de marquer que tous les priviléges et toutes les grâces de Marie ont sa maternité divine pour fondement - Deiparam fuisse omnium divinarum gratiarum sedem (2). Pie XII vient de le rappeler, à propos de l'Immaculée Conception : "Au surplus, ce privilège

(1) - Fête des Sept douleurs de la B.V.M., 1^r nocturne, leçon 2.

(2) - Pie IX, Ineffabilis Deus.

unique, accordé à nul autre, elle l'obtint de Dieu au titre de son élévation à la dignité de Mère de Dieu. ... Bien plus, de cette mission sublime de Mère de Dieu semblent découler, comme d'une source cachée et très pure, tous les priviléges et toutes les grâces qui ornent son âme et sa vie à un titre suréminent." (1)

C'est dire que l'union surnaturelle entre la Mater divinae gratiae et l'Auteur de toute grâce, s'enracine dans l'union naturelle de maternité, qu'elle présuppose et perfectionne au delà de toute mesure de la nature. Par sa grâce préservatrice la Mère de Dieu était d'autant plus un avec son Fils dans la passion rédemptrice. Car en vertu de son Immaculée Conception, Marie avait toujours été d'une innocence telle qu'on ne peut en concevoir de plus parfaite dans une pure créature. "Ce fut elle - dit le Saint-Père dans l'Encyclique Mystici Corporis - qui, exempte de toute faute personnelle ou héréditaire, toujours très étroitement unie à son Fils, l'a offert sur le Golgotha au Père Eternel..."

Du reste, encore que les priviléges de Marie l'élèvent, en dignité personnelle, très au-dessus de l'ensemble des autres créatures, néanmoins ces priviléges, comme la dignité même de l'Incarnation, sont ordonnés à la manifestation de la gloire divine par voie de miséricorde et de justice. En effet, la maternité divine, haussée et ornée par la plénitude de grâce, est en même temps ordonnée à une association au nouvel Adam dans sa passion rédemptrice, comme une aide semblable à lui (Gen. ii. 18). C'est en vertu de son Immaculée Conception que le cœur de la Vierge correspond si dignement à celui du Sauveur, et qu'une personne créée participa d'une façon on ne peut plus intime et entière à l'immolation du Fils de Dieu.

(1) - Fulgens Corona.

La Compassion fut douloureuse parce que la Vierge est la Mère de ce Fils. Comment la parfaite innocence de son coeur permit-elle à la nouvelle Eve d'être une aide semblable au nouvel Adam ? La douleur, dit saint Thomas, croit en l'innocent en raison de son innocence, pour autant qu'il saisisse que la peine qui la provoque est la plus imméritée. Aussi ne pas compatir à la peine d'innocent est-il plus répréhensible, selon le mot d'Isaïe : Le juste périra et personne ne le prend à cœur." (1).

Le Christ est assimilé à Marie en tant qu'elle est son principe géniteur quant à l'humanité; la Vierge est assimilée au nouvel Adam par l'innocence de son coeur. Voilà pourquoi elle peut compatir à la peine du Sauveur comme nul autre. Personne ne peut connaître comme elle l'innocence de son Fils, ni comprendre à ce point la distance infinie qui éloigne le pécheur de Dieu. Nul ne saurait entendre comme elle le cri de la victime innocente chargée des péchés de tous : Mon Dieu, mon Dieu, pour quoi m'avez-vous abandonné ? - Voilà qui permet d'entrevoir le lien intime entre le Coeur douloureux et le Coeur immaculé de la Vierge Marie.

La prophétie de Siméon marque l'unité de la Passion et de la Compassion. "Bienheureuse Mère, dit saint Bernard, un glaive a vraiment percé votre âme, car ce n'est qu'en passant par elle qu'il a pu pénétrer la chair de votre Fils. Et même quand ce Jésus, qui est votre, eut rendu l'esprit, la lance cruelle n'atteignit pas son âme, c'est votre âme qu'elle traversa; l'âme de Jésus n'était déjà plus là, mais la vôtre ne pouvait s'en détacher. La véhémence de la douleur a donc transpercé votre âme, et ce n'est pas sans raison que nous vous proclamons plus que martyre, puisque le sentiment de la compassion a surpassé en vous toutes les souffrances que peut endurer le

(1) - IIIa Pars, q. 46, a. 6, ad 5.

9

corps. Ne fut-elle pas pour vous plus qu'un glaive, cette parole qui traversa réellement votre âme et atteignit jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit [Hébr. iv. 12] : 'Femme, voilà votre fils' ! Quel échange ! Jean vous est donné à la place de Jésus, le serviteur au lieu du Seigneur, le disciple au lieu du Maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, un homme rien qu'homme à la place du vrai Dieu ! A cette parole, comment votre âme si aimante n'aurait-elle pas été transpercée, quand à son seul souvenir nos coeurs de pierre et de fer se fendent." (1).

Trois choses sont à noter en marge de ce passage du Sermon pour l'octave de l'Assomption. Premièrement : Jésus avait déjà rendu l'esprit lorsqu'un des soldats lui transperça le côté avec sa lance. C'est dire que la lance ne transperça pas le Christ-homme, mais seulement le corps dont l'âme était séparée; mais elle transperça l'âme de la nouvelle Eve qui seule en éprouvait toute la douleur. Marie, dans son âme, tenait lieu de l'âme du Fils. La même lance transperça à la fois le seul corps du nouvel Adam, et l'âme seule de la Vierge. Or il faut noter que le Fils de Marie, l'Eoux de la nouvelle Eve, était toujours là, puisque son corps, bien que séparé de l'âme, restait uni à la divinité. Puisque le corps doit son caractère humain à l'union actuelle de l'âme, le corps transpercé ne fut humain qu'en un sens équivoque, mais il n'en était pas moins vraiment le corps de la Personne du Fils; tandis que dans le cas de tout autre homme, le corps mort n'est strictement le corps de personne. Car la réalité de la personne purement humaine dépend, comme la vérité de sa nature, de l'union actuelle de l'âme et du corps. Encore qu'inanimé, ce fut donc vraiment le corps du Fils de Marie, que la lance transperça. Voilà en même temps un signe très certain que la passion rédemptrice s'est complétée dans la personne de Marie, pendant que le nouvel Adam ne pouvait plus souffrir ni dans son âme ni dans son corps.

(1) - La fête des Sept douleurs de la B. V. M., 2^e nocturne.

Deuxièmement : saint Bernard, comme saint Ambroise l'avait fait avant lui, réfère le glaive de la prophétie de Siméon à un enseignement de l'Epître aux Hébreux : Car elle est vivante la parole de Dieu; elle est efficace, plus acérée qu'aucune épée à deux tranchants; si pénétrante qu'elle va jusqu'à séparer l'âme et l'esprit, les jointures et les moelles : elle démêle les sentiments et les pensées du cœur [iv. 12]. Or, dans son commentaire sur ce verset saint Thomas explique que cette 'parole' s'entend de la Personne du Verbe, et quant à sa divinité et quant à sa nature humaine; elle signifie encore toutes les paroles, c'est-à-dire toutes les choses que le Verbe a faites - Il a parlé, et les choses ont été faites [Ps. xxx. 9]. Or, si le glaive de la prophétie de Siméon peut s'entendre du Verbe de Dieu, de quelle manière le Christ a-t-il été le glaive de sa propre Passion ?

Le 'Verbe' de l'Epître aux Hébreux se vérifie d'abord du Christ dans sa divinité. Car là le Fils de Dieu est pure expression de ce qui est en Dieu le Père, mais il est aussi expression et cause des créatures. Le Verbe, Sagesse engendrée du Père, réfère aux créatures comme l'art du constructeur se rapporte à la maison qu'il a faite. Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe [Jean, 1. 3]. Or, la rédemption des hommes par voie d'Incarnation est parmi toutes les œuvres de Dieu la principale - et même les anges sont soumis à l'autorité du Christ. Car le Fils n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la condition d'esclave...; il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est Seigneur (Philipp. ii. 6-11).

Le Christ est le glaive de sa passion en tant que, dans sa nature humaine, il était la cause indirecte de sa mort. C'est ce que saint Thomas explique en réponse à la question : Le Christ fut-il mis à mort par ses bourreaux ou de lui-même ? On peut, en effet, être la cause d'un effet "indirectement, en n'empêchant pas cet effet, quand on

le peut : par exemple, on dira de quelqu'un qu'il en mouille un autre, parce qu'il ne ferme pas la fenêtre par laquelle entre la pluie. En ce sens, le Christ lui-même a été cause de sa passion et de sa mort. Il pouvait, en effet, les empêcher : tout d'abord parce qu'il était capable de réprimer ses adversaires de telle façon qu'ils ne voulussent pas ou ne pussent pas le mettre à mort; en second lieu, parce que son esprit avait le pouvoir de garder la nature de sa chair de telle sorte qu'aucune blessure ne put l'abattre, car l'âme du Christ était unie au Verbe de Dieu dans l'unité de la même personne, ainsi que le remarque S. Augustin. Etant donné que l'âme du Christ n'a point repoussé de son propre corps les coups qui lui étaient portés, mais a voulu que son corps succombe sous ces coups, on peut dire que le Christ a déposé sa vie ou est mort volontairement."

Troisièmement : saint Bernard demandait : "Ne fut-elle pas pour vous plus qu'un glaive, cette parole qui traversa réellement votre âme : Femme, voilà votre fils ?" Lisons le contexte de cette parole, en saint Jean : Jésus, ayant vu sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils." Ensuite il dit au disciple : "Voilà votre mère." Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui. Après cela, Jésus sachant que tout était maintenant consommé... (Jean, xix, 26-28). D'où vient que le Christ puisse dire "Femme, voilà votre fils", et la déclarer mère de ce fils ? Ne faut-il pas voir, dans ces paroles proférées par la Personne même du Verbe de Dieu au terme même de sa passion, la révélation, la proclamation solennelle du fait que "celle qui corporellement était la mère de notre Chef, devint spirituellement la mère de tous ses membres, par un nouveau titre de souffrances et de gloire" ? Car "ce fut elle qui, exemple de toute faute personnelle ou héréditaire, toujours très étroitement unie à son Fils, le présenta sur le Golgotha au Père Eternel, en y joignant l'holocauste de ses droits et de son amour de mère, comme une nouvelle Eve, pour tous les fils d'Adam qui porte la souillure du péché original..." (1).

(1) - Pie XII, Mystici Corporis.

La doctrine de la corédemption ne veut pas dire autre chose : Mère du Chef du Corps mystique, nouvelle Eve, Vierge immaculée, une aide semblable à lui, elle était à ce point unie au Sauveur, qu'elle devint spirituellement principe génératrice de tous ses membres, les faisant naître à la vie de Dieu.